

Séance d'hommage le 19 janvier 1964 à Louvain

Allocutions des Pr Lavenne et Roskam, de M. De Merre, du Dr Ferrière,
et du Pr Dupont

EXCELLENCES,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Les collaborateurs du Professeur Lambin avaient projeté d'organiser au cours de cette année académique, une journée d'hommage à leur Maître. Dieu n'a pas voulu qu'il ait la joie et la fierté de voir réunis si nombreux ses amis et ses élèves pour fêter ses 30 années de dévouement à l'Université, où il a enseigné de 1933 à 1963.

En 1933, notre Faculté de Médecine avait été cruellement frappée. Si vous me permettez un souvenir personnel, j'avais alors un professeur de collège qui aimait profondément l'Université de Louvain et ne concevait pas que les intellectuels catholiques de Wallonie soient formés ailleurs que dans cette ville où, depuis plus de cinq siècles, des générations de nos aînés ont tant reçu et ont tellement apporté. Un matin de janvier 1933, il commença son cours en nous disant : « J'ai une mauvaise nouvelle pour ceux d'entre vous qui étudieront la médecine ; le professeur Lemaire est mort », et devant des élèves de 4^e latine d'un petit collège de Thiérache, il fit l'éloge du médecin et du professeur que fut Albert Lemaire. Le professeur Lemaire, que Monsieur Roskam vous évoquera dans sa réelle grandeur, est resté pour moi un personnage de légende et j'ai longtemps distingué parmi les médecins sortis de Louvain, ceux qui avaient connu Lemaire et ceux qui n'avaient pas eu cette chance.

Je ne savais pas que j'aurais une autre chance : celle de travailler pendant 20 ans aux côtés de celui qui avait été l'élève chéri de Lemaire, son disciple selon l'esprit et selon le cœur, avant d'en être le digne successeur à la chaire de Clinique médicale.

Il apparaîtra de plus en plus clairement que la journée la plus tragique pour notre Faculté depuis le 17 janvier 1933, est ce dimanche 8 décembre 1963, où la campagne brabançonne toute blanche de givre brillait sous le soleil, au point qu'en

arrivant à la clinique de Hérent, le professeur Lambin nous disait, en souriant, quelques heures avant de nous quitter : « Il fait si beau ici qu'on se croirait aux sports d'hiver ! ». Ce jour-là est disparu un des derniers encyclopédistes de la médecine interne, qui pouvait discuter — de façon combien pertinente — avec n'importe lequel de ses collaborateurs plus spécialisés. Je me plais à imaginer qu'au lendemain de sa mort, dans un collège des Ardennes, dont sa famille était originaire, on aura également évoqué, devant nos futurs étudiants, la grande figure de ce professeur de Louvain. Je crains surtout que parmi les médecins de cette génération, on doive distinguer ceux qui auront connu le professeur Lambin et ceux qui n'auront plus eu cette chance.

Pour nous retracer sa carrière académique, nous avons fait appel au professeur Roskam, qui a occupé si longtemps et si brillamment la chaire de Clinique Médicale à l'Université de Liège. Nous avons été touchés de la simplicité et de la chaleur avec lesquelles il a accepté d'être parmi nous aujourd'hui. En votre nom, je lui adresse nos plus sincères remerciements, en même temps que je remercie les professeurs de Clinique Médicale d'autres Universités belges et étrangères, et notamment le Professeur Heilmeyer, de Fribourg en Brisgau, le Professeur Vigliani, de Milan, et le Professeur Nizet, de Liège, qui ont tenu à être présents à cet hommage.

Je tiens en même temps à citer toutes les personnalités qui nous ont exprimé leurs regrets de ne pouvoir être présents : le Professeur Capron, conseiller scientifique et Monseigneur Maertens, vice-recteur de l'Université de Louvain ; le Professeur J. J. Bouckaert, recteur de l'Université de Gand ; le Professeur Regniers, Professeur de Clinique Médicale de l'Université de Gand ; le Professeur Spehl, Président du Comité Médical de la Croix-Rouge ; le Professeur Millet, de l'Université de Bruxelles ; Monsieur Neirinck, Directeur-Général à la Communauté Economique Européenne ; Monsieur Vanderveken, Président de la Commission d'Assistance Publique de Louvain et le docteur Massart, de l'Euratom.

F. LAVENNE.

Allocution du Professeur Roskam

EXCELLENCES,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Mon émotion est profonde, car les souvenirs qu'il me faut évoquer se rapportent à trois Maîtres éminents de la grande Ecole de Médecine de Louvain, dont les vies révèlent l'incomparable grandeur d'une mission professorale doublée d'un véritable apostolat médical et qui tous trois, hélas ! succombèrent victimes de l'idéal commun auquel ils se sacrifiaient sans compter.

Il y a plus de quarante années, au début de ma carrière universitaire, le Professeur Albert Lemaire voulut bien s'intéresser au jeune chercheur que j'étais. Peu à peu, au fil des rencontres, cet intérêt se mua en une sorte de paternelle affection à laquelle je fus particulièrement sensible car, « patron » vénéré, savant de réputation mondiale, Albert Lemaire était aussi le clinicien modèle, soucieux de comprendre les hommes ses frères, partant de les soigner autant avec son cœur qu'avec sa remarquable intelligence et ses vastes connaissances. Précocement usé, en dépit de sa robuste constitution, par la vie toute de dévouement qu'il menait, il refusa de prendre le moindre repos avant de subir l'appendicectomie à froid qui lui était conseillée, et ne résista point aux suites immédiates de l'intervention. Il n'avait que 58 ans.

Cependant, à plusieurs reprises, il m'avait parlé en termes combien laudatifs de ses deux fils spirituels : Franz Van Goidsenhoven et Paul Lambin, et je m'étais pris, au travers de leur Maître, à aimer ces deux jeunes confrères. Le premier succéda à Albert Lemaire à la tête de la Clinique Médicale rendue si tragiquement vacante, et cela fit que, côte à côte, avec notamment Lucien Brull et Paul Govaerts, eux aussi prématurément disparus, nous luttâmes auprès des autorités responsables pour une meilleure compréhension des besoins de nos services hospitaliers universitaires et de l'enseignement clinique dans le pays. Et voici que me revient en mémoire la

dernière conversation que j'eus avec Van Goidsenhoven, après une de ces séances d'information, plutôt stériles. « Voyez-vous, Monsieur Roskam », me dit-il, « nous sommes, nous cliniciens, des victimes. Il nous faut apprendre sans cesse, enseigner à nos élèves, diriger nos services et en soigner les malades, poursuivre des recherches originales, faire école et, en outre, contribuer par une pratique médicale personnelle, en partie seulement rémunératrice, à l'entretien, à l'éducation des nôtres. Nous nous y épuisons... ». Quinze jours plus tard, un infarctus du myocarde l'enlevait, âgé seulement de 59 ans, à son Alma Mater, à ses élèves, à ses malades, aux siens.

Le combat que Paul Lambin eut à livrer, pour accomplir au mieux son destin, fut plus long et plus dramatique encore. Aîné d'une famille typiquement belge, comme le souligne dans son éloge le professeur Dalcq, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Médecine de Belgique, car de souche ardennaise par son père, et par sa mère — une Rodenbach apparentée à l'auteur de « Bruges la morte » — d'origine flamandienne, ce n'est que vers la fin de ses études secondaires, en majeure partie faites en France où son père, directeur général au Ministère des Travaux publics, avait suivi le Gouvernement lors de la première invasion de notre pays par les Allemands, qu'il sentit s'éveiller, en 1919, sa vocation de médecin.

Il s'inscrit à la Faculté de Médecine de Louvain et bientôt, dès 1920, commence son initiation à la recherche scientifique dans le laboratoire de l'éminent cytologiste que fut le Chanoine Grégoire. Mais, titulaire de la chaire de botanique, le Professeur Grégoire s'intéressait aux aspects les plus divers des sciences de la vie. Par son collègue Lemaire, il connaissait les nombreux problèmes de l'hématopoïèse attendant encore leur solution. Il en confie l'approche à Paul Lambin qui, bientôt (c'était en 1922), en poursuit l'étude dans le laboratoire de la Clinique médicale, sous la direction d'Albert Lemaire.

En 1925, Lambin achève ses études médicales, interrompues par un premier séjour dans un laboratoire étranger, celui du célèbre hématologue Adolfo Ferrata, à Sienne. Et dès lors c'est, poursuivie pendant près de 10 années avec constance et acharnement, sous l'égide de son Alma Mater, puis du

Fonds National de la Recherche Scientifique dont il est chercheur qualifié, une parfaite formation de clinicien et de chercheur. Elle le conduit, pour de brefs séjours, dans les services des plus grands hématologues étrangers de l'époque, chez Ferrata de nouveau, puis à Pavie chez di Guglielmo, à Vienne chez Carl Sternberg, à Leipzig chez Morawitz, et comme Lambin élargit son horizon, il termine ses stages par un séjour de plusieurs mois à Paris, dans le service que dirige, à l'hôpital Tenon, l'éminent cardiologue français Camille Lian.

Avec l'ensemble impressionnant des travaux qu'il consacra pendant cette période à divers sujets de clinique, de thérapeutique et de pathologie expérimentale, l'excellence de cette formation explique pourquoi en 1933, notre futur collègue recueille une importante partie de la succession d'Albert Lemaire, savoir les cours de Pathologie interne et de Clinique médicale propédeutique. Pas plus que les fonctions de rédacteur en chef de la *Revue belge des Sciences médicales* dont il assumait la charge sans discontinuer, depuis cette date, la préparation de ces enseignements ne le détourne de la recherche. C'est à l'étude des leucémiques dont le sort navrant est pour lui, ainsi que le rapporte notre collègue Dalcq, un perpétuel tourment, qu'il se consacre alors plus spécialement, et le fruit de ses observations fait l'objet d'un très intéressant mémoire publié en 1937 dans les *Bulletins* de notre Académie royale de Médecine, sur la recommandation de feu Albert Dustin.

Cependant l'horizon politique de l'Europe s'assombrit. Le service de la patrie en danger se substitue au service des malades, de la jeunesse des écoles, de la science. Mobilisé en 1939, Lambin est rendu en juin 1940 à son Alma Mater où, seul, il commence par suppléer jusqu'à leur retour, ses collègues encore absents, à la tête des cliniques universitaires. Toute de repliement sur soi-même, la sinistre nuit de l'occupation nous vaut cependant d'excellents ouvrages didactiques, combien précieux pour les étudiants, savoir : un traité de Propédeutique paru en 1942, des éléments de Pathologie médicale qui virent le jour en 1944 et en 1948.

La paix retrouvée ne tarde pas à accroître les charges du jeune professeur. En 1948, il succède avec notre ami J. P. Hoet

à son collègue Maldague, à la tête de la Clinique médicale d'expression française. En 1950, la Croix-Rouge de Belgique lui confie la direction du Centre de Transfusion de Louvain. En 1951, il crée dans son Alma Mater, l'Ecole des Assistantes médicales de laboratoire et aussi un Institut supérieur du Travail. Ces initiatives sont en fait la conséquence logique des activités antérieures de Paul Lambin dans le vaste domaine de l'hématologie. Ne sont-ce point les anémies, les leucémies post-benzoliques qui l'orientèrent vers leur prévention, et ainsi vers cet important chapitre de la Médecine sociale qu'est la Médecine du Travail ?

Hélas ! c'est à cette époque aussi, où il aurait dû récolter, en toute sérénité, les fruits de tant d'années de labeur acharné, que Paul Lambin ressentit les premiers symptômes du mal qui allait finalement l'emporter.

Notre regretté collègue avait été, tout au long de sa vie universitaire, suivant les termes mêmes du Professeur Dalcq, « un inspirateur et un animateur ». Il continue, mais le voici désormais absorbé par ce devoir majeur qui, vers la fin de sa carrière, s'impose à tout chef d'école : préparer sa propre succession. En témoignent les six thèses d'agrégation dont il surveille et patronne l'exécution au cours de ces tout dernières années : après celle de F. Lavenne, en 1951, sur le retentissement cardio-vasculaire de la silicose, ce sont celles de J. Sonnet, en 1956, sur les protéines sériques, de J. Prignot, en 1959, sur la tuberculose des houilleurs et enfin, en 1960, de J. Heremans sur les globulines sériques du système gamma, de G. Sokal sur les plaquettes sanguines et la structure du caillot et de R. Masure sur les inhibiteurs de la coagulation sanguine.

Pendant cette dernière période de son existence, Paul Lambin dut se ménager pour durer. A maintes reprises, comme je l'interrogeais sur sa santé dont il m'avait tôt confié qu'elle le préoccupait, il me parla de l'état de son cœur, de l'évolution de ses œdèmes, de sa dyspnée comme s'il s'agissait d'un autre, avec une sorte de détachement et parfois même une pointe d'humour qui auraient pu donner le change sur ses réelles appréhensions. De celles-ci, il ne voulait considérer que ce qu'il pouvait en tirer d'enseignements pour mieux réaliser ce qui fut l'idéal constant de sa vie : servir.

Au cours de l'émouvante allocution qu'il prononça lors des funérailles de Paul Lambin, Monseigneur A. Descamps déclara : « Parce que sa vie fut très grande, elle est aussi un appel à la grandeur, un gage de victoire pour ceux qui luttent, un cri de confiance dans l'avenir ». Comme celle de son Maître le Professeur Albert Lemaire, comme celle de son collègue et ami Franz Van Goidsenhoven, davantage peut-être à cause de la somme de sacrifices et de souffrances qu'elle comporta, elle est aussi une réponse à ceux qui osent aujourd'hui mettre en doute la valeur morale du médecin.

Car de tels exemples ne sont jamais perdus. Le rayonnement d'une Université est fait non seulement de la science de ses Maîtres, mais aussi de la respectueuse estime, de la vénération qu'ils inspirent à leurs élèves. Nul doute que la vie laborieuse de Paul Lambin, si féconde en sa brièveté, si grande par sa constante abnégation, n'ait modelé les générations de médecins qu'il a formés. Puisse cette pensée soutenir dans sa douleur Madame Lambin qui, jadis infirmière à l'Hôpital universitaire de Louvain, sait ce que sont la grandeur et la servitude de la vie médicale !

MONSIEUR ROSKAM,

Nous savions que vous connaissiez et aimiez notre Maître. Puis-je vous dire que vous nous avez donné sur sa vie des détails que la plupart d'entre nous ignoraient. Nous vous remercions d'avoir pensé à les situer dans la lignée de nos grands internistes. Cet éloge de notre école de médecine interne, venant de celui qui reste un grand patron, nous va droit au cœur, mais il fait ressortir les responsabilités de ceux qui devront s'en montrer dignes.

Vous avez souligné le caractère ingrat de la charge de professeur de Clinique médicale : celle-ci a été particulièrement lourde pour le professeur Lambin. Il faut rappeler l'état auquel les vicissitudes de la guerre avaient réduit en 1948 la médecine interne à l'hôpital Saint-Pierre pour apprécier à sa juste valeur ce qu'il a réalisé en 15 ans, malgré la maladie, qui au cours des cinq dernières années, ne lui a permis de poursuivre sa tâche qu'au prix d'une énergie surhumaine.

Cela n'a pas empêché le professeur Lambin de veiller à adapter dans d'autres domaines l'enseignement de notre Faculté aux nécessités de notre époque. Les prochaines années verront un développement considérable de la Médecine du Travail. Le Professeur Lambin l'avait prévu dès 1938, quand il avait organisé un enseignement de pathologie professionnelle. En 1951, il crée l'Institut supérieur du Travail, dont il reste le président jusqu'à sa mort et qui est un de ses plus grands titres à la reconnaissance de l'Université. Il est membre du Conseil supérieur d'Hygiène, représenté ici entre autres par le Dr Uytendhoeft ; il est président de la Société Belge de Médecine du Travail, représentée par le Professeur Bastenie, de Bruxelles ; membre de la Commission internationale permanente de Médecine du Travail, représentée ici par son Secrétaire Général le Professeur Vigliani ; il est expert à l'Euratom et à la Communauté Economique Européenne représentée ici par le Dr Galante ; il est membre de la Commission Médicale de l'Institut d'Hygiène des Mines, représentée ici par son directeur, le professeur Houberechts. Je tiens à remercier toutes ces personnalités qui ont tenu à l'honorer.

Lorsque, l'an dernier, les médecins du travail ont fondé un groupement professionnel, ils ont prié le professeur Lambin d'en être le conseiller technique et le président du Comité d'agrégation. Ils honoraient ainsi un maître qui ne s'est pas intéressé à la Médecine du Travail du haut d'une chaire d'Université. Dans ce domaine comme ailleurs, l'enseignement doit être basé sur une expérience personnelle toujours renouvelée. Le professeur Lambin a rendu à la Médecine du Travail un service inestimable, en montrant que cette activité n'était pas indigne d'un grand professeur de clinique médicale. Depuis qu'en 1940 il s'est intéressé à la prévention du saturnisme aux Usines Tudor, de Florival, de nombreuses industries ont eu recours à lui, et depuis 1957 il était conseiller médical aux importantes Usines de Hoboken et de Oolen. Chaque mardi, après son tour de salle, il partait soit à Hoboken, soit à Oolen pour participer réellement à la vie de l'usine.

Cette partie de son activité était mal connue de ses assistants. Pour nous la décrire, nous avons le grand honneur d'avoir

parmi nous un des grands ingénieurs qui font la gloire des Ecoles spéciales de l'Université de Louvain, en même temps qu'ils contribuent tellement à la renommée et à la richesse de notre pays. Je donne la parole à Monsieur De Merre, directeur de la Société Générale de Belgique et président de la Société Métallurgique de Hoboken.

F. LAVENNE.

Allocution de Monsieur De Merre

EXCELLENCES,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Qu'il me soit permis de remercier les membres du Comité d'avoir donné à un industriel l'occasion de s'associer au solennel hommage qui est rendu aujourd'hui à la mémoire du Professeur Paul Lambin et d'exprimer la profonde estime et la reconnaissance émue de l'Industrie pour son œuvre.

Sur le plan national comme sur le plan international, le Professeur Lambin fut un promoteur de la médecine du travail. Son grand mérite aura été de rendre l'industrie belge de plus en plus attentive à ces problèmes et de rendre le corps médical conscient de l'importance sociale de la médecine du travail.

Par la création de l'Institut Supérieur du Travail en 1951, il a témoigné de la foi, j'allais dire de la passion, avec laquelle il voulait s'attaquer courageusement à la complexité des problèmes de santé qui se posent à l'industrie, et nous aider à les résoudre.

Grâce à son initiative clairvoyante, l'Université de Louvain forme chaque année, au sein de l'Institut supérieur du Travail, des spécialistes en sciences sociales, en organisation et en médecine du travail. De ces trois licences, la première s'adresse particulièrement aux docteurs en droit, la seconde aux ingénieurs et la troisième aux médecins. La collaboration de ces trois spécialistes, au service de l'industrie, est indispensable pour assurer le but que le Professeur Lambin s'était assigné : améliorer et garantir la santé des travailleurs.

Si les progrès d'une politique sociale généreuse ont permis d'atténuer de plus en plus, pour l'ouvrier, les conséquences matérielles de la maladie, si des progrès non moins importants en thérapeutique et en prévention des maladies professionnelles ont fortement réduit le nombre de ces maladies, il n'en reste pas moins vrai que le phénomène des maladies professionnelles subsiste et qu'il préoccupe l'industriel conscient de ses responsabilités.

Plus que quiconque, le Professeur Lambin aura contribué à nous aider, par la formation appropriée de nos collaborateurs permanents, médecins et ingénieurs, chargés d'assurer la sécurité de notre personnel.

Comme conseiller médical de nombreuses entreprises, il a laissé partout dans nos milieux le souvenir d'un guide d'une compétence et d'un dévouement incomparables. Il n'était pas seulement une personnalité scientifique de premier plan mais, avec l'esprit réaliste qui le caractérisait, il avait vu d'emblée l'importance qu'avait, pour une mission comme la sienne, une connaissance approfondie de la technique industrielle et surtout de l'organisation du travail. En effet, dans l'activité d'une entreprise, il n'est pas toujours possible de supprimer complètement la cause directe d'une intoxication. Cependant, des modifications techniques d'une installation et d'une organisation appropriée du travail, réduisant les durées d'exposition et écartant les éléments prédisposés à l'intoxication, peuvent atténuer sensiblement, voire supprimer, les conséquences d'un travail insalubre.

Ses étudiants n'ignoraient pas que son enseignement était imprégné de cette expérience industrielle qu'il vivait personnellement. Chaque semaine, Paul Lambin passait une journée entière dans les usines de mon entreprise. Il y examinait des ouvriers, se penchait sur le microscope, conseillait nos médecins dans les cas difficiles ou suspects, tout en leur laissant toute initiative dans leurs recherches et leurs travaux.

Mais il se sentait attiré par l'usine. A chaque visite, il allait se rendre compte sur place des progrès accomplis, entouré de nos médecins, de nos ingénieurs et contremaîtres, à l'affût de tout ce qui pouvait nuire à la santé de nos travailleurs, grimant les escaliers, visitant les recoins, s'attardant longuement

à suivre l'exécution d'un travail pénible et dangereux. Cela il le faisait par n'importe quel temps et, les derniers mois de sa vie, au prix de grandes fatigues.

Il se sentait heureux là ! Avec cette simplicité et cette bonne humeur qui rendaient sa personnalité si attachante, il faisait partager par tous la satisfaction des résultats obtenus et sa conviction d'arriver ensemble à bout de toutes les difficultés. Le temps qu'il a consacré à cette lourde tâche, nous savons qu'il le prenait souvent sur son temps de repos et sur sa vie de famille. Mais nous savons également qu'il a toujours été soutenu par l'affectueuse collaboration d'une épouse qui avait saisi la grandeur de sa mission. C'est pourquoi, il m'est doux de pouvoir associer Madame Lambin à l'hommage que vous m'avez donné le privilège de rendre à celui qui fut pour moi, non seulement un conseiller, mais aussi un ami très cher.

EXCELLENCES,

MESDAMES,

MESSIEURS,

La disparition prématurée du Professeur Paul Lambin est pour le monde industriel une perte irréparable, car, qui mieux que lui aurait pu mener à bien et consolider définitivement cet apport mutuel de la Médecine au Travail et du Travail à la Médecine ? Mais il nous a légué, ici à Louvain, une doctrine et un instrument de travail, dont ceux qui furent ses disciples, ses élèves et ses bénéficiaires, doivent veiller à développer le rayonnement et l'efficacité. C'est ainsi sans doute que nous honorerons le mieux la mémoire de l'homme éminent que nous commémorons aujourd'hui.

Monsieur de Merre, vous avez tenu à remplacer ici personnellement, malgré vos importantes obligations, un de vos collaborateurs souffrants. Nous vous en sommes très reconnaissants.

Ce geste venant de votre part montre, plus que toutes les paroles, la haute estime dans laquelle l'industrie belge tenait le Professeur Lambin.

Pas plus que le Professeur Roskam, vous n'avez omis de mentionner ses qualités humaines. Mais en lui, l'homme dé-

bordait tellement le maître et le savant qu'il nous a paru nécessaire que l'un de ses anciens collaborateurs rappelle comment il était dans la vie de chaque jour. C'est le docteur André Ferrière qui a accepté de remplir ce devoir.

F. LAVENNE.

Allocution du docteur Ferrière

EXCELLENCES,
MESDAMES,
MESSIEURS,

La personnalité de Monsieur Lambin a marqué tous ses élèves, déclenchant chez eux un mouvement d'admiration où l'enthousiasme et l'affection se trouvaient étroitement mêlés.

Tous les médecins qui sont passés sur ces bancs gardent pour l'Université de Louvain et pour tous leurs professeurs un sentiment de reconnaissance et de fidélité. Nous avons appris ici et nous continuons à apprendre ce qu'est un homme malade et ce que l'on peut faire pour le soulager.

Nos professeurs, en s'exposant à nos regards attentifs lors des cours, des tours de salle, et même dans le colloque singulier des examens, nous ont donné des images de ce qu'est un médecin. Chacun parmi nous a choisi son modèle — ses modèles — et s'est identifié partiellement avec ses maîtres.

J'e voudrais essayer de découvrir ici, dans un travail d'analyse collective, ce qu'il y avait de particulier chez Monsieur Lambin, ce qui, s'ajoutant à sa compétence, à son érudition médicale, à la valeur de son travail scientifique, attendrissait ses élèves et suscitait chez eux une fidélité profonde que sa disparition a étrangement ravivée. Sa mort nous a touchés dans notre cœur et dans notre chair et nous nous sentons désarmés comme des enfants qui perdent leur père. « On voit, écrivait-il lui-même à l'un d'entre nous, à l'occasion précisément du décès de son père, un mur qui s'écroule et l'on se trouve tout à coup exposé, comme en première ligne, sans protection ».

J'ai vécu six ans en contact quotidien avec Monsieur Lam-

bin. En suivant ses cours de propédeutique et de pathologie interne comme tous les étudiants, mais aussi en travaillant à son laboratoire, en préparant avec lui les tours de salles et les cours pratiques, en soignant sous sa direction les malades hospitalisés. J'ai vécu deux ans chez lui, boulevard de Tirlémont, car l'Université, très à l'étroit pendant la guerre, avait réquisitionné la chambre d'assistant mise à ma disposition. Monsieur Lambin, plutôt que de se battre et de me laisser courir les antichambres pour rétablir les droits de son service, avait dit tout simplement : « Venez loger chez moi ». Je saisis cette occasion pour dire à Madame Lambin toute ma reconnaissance pour l'accueil simple, cordial, presque maternel que j'ai reçu chez elle, pendant ces années difficiles où les maisons et les familles se rétrécissaient autour d'un pauvre foyer sans combustible. Dans ces difficultés, Madame Lambin restait souriante, accueillante, et grâce à elle le travail d'enseignement du Professeur Lambin se déroulait immuablement.

Toujours à l'heure, toujours présent là où il devait être, toujours au courant de l'état actuel des questions, ayant tout lu, tout vu, tout deviné. Il communiquait sereinement tout ce qu'il savait, payant de sa personne sans jamais hésiter.

Et quand il a fallu trouver des volontaires, sujets normaux pour les premières ponctions sternales de De Weerd, il fut un des premiers à se laisser faire un prélèvement de moelle. « Cela fait moins mal, disait-il après, que la fraise du dentiste — quand c'est De Weerd qui le fait » corrigeait-il affectueusement ensuite.

L'éloge était rare. On se sentait aimé, jugé aussi. Le travail bien fait était le travail normal. Pas besoin de compliments, avoir pu travailler sous son regard lucide apportait sa joie suffisante. Et le travail mal fait s'effondrait de lui-même, sous le même regard toujours bon.

J'ai souvent dû recommencer ce que j'avais fait pour lui, je me suis souvent trompé devant lui, mais je n'ai jamais été humilié par lui.

Si je parle ainsi, un peu naïvement, de mes contacts personnels avec Monsieur Lambin, ce n'est pas pour en tirer quelque vanité. C'est pour essayer de mieux comprendre, par

le dedans, ce qu'étaient, ce que sont encore — car nous croyons qu'il est resté vivant — nos relations avec lui.

Monsieur Lambin reste vivant pour chacun de nous dans la mesure où nous nous sommes laissés entraîner, attirer par l'éclat de son intelligence, la délicatesse de son honnêteté et la violence de son indépendance.

Il restait maître, seul maître de ses options les plus vitales. Aucune concession à la mode, aucune démagogie, aucun conformisme, quel que soit le scandale qui dût en résulter.

Quand il s'était trompé, il le disait. Quand on nous trompait, il le disait aussi — d'habitude avec un sourire — parfois avec violence. Ses colères étaient brèves, elles étaient très rares, jamais capricieuses. Il redevenait immédiatement après capable de sourire à nouveau et d'amuser son auditoire par l'acuité et la pertinence de ses remarques.

Au fur et à mesure que les années passent, le champ de ses préoccupations et de ses investigations s'étend.

Je l'ai connu soucieux uniquement d'hématologie et de littérature classique. Il était fier de compter Rodenbach dans ses ascendants. Puis c'est toute la pathologie interne, la médecine du travail, les problèmes sociaux qui le captivent.

Pendant la guerre, il colle au mur de sa chambre une grande carte de Russie et suit, jour par jour, la marche des armées. Puis, c'est toute l'histoire qui le passionne. Il découvre la Chine et l'Inde avec René Grousset et il lit tout Grousset.

Il lit tout, il sait tout, il vérifie tout. La librairie Fonteyn lui réserve toujours, dans un coin bien précis, les nouveaux livres, ceux de médecine et les autres.

Il lit un jour dans un ouvrage de l'historien militaire Bernard, la description du mouvement des armées françaises à Waterloo. Le livre est bien fait, les cartes sont belles et précises. Monsieur Lambin veut voir et vérifier. Avec son ami le docteur Tombois, il refait, en voiture et à pied par un dimanche de vacances, la marche de Grouchy, d'Orbais jusqu'à Waterloo. Il retrouve les vieilles routes devenues des sentiers, les chapelles, les fermes de bivouacs. Désormais, il sait. Il a vécu et expérimenté. Ce qu'il nous en communiquera sera juste.

Nous employons trop souvent en Occident le mot « juste » dans son sens étroit de distribution égalitaire. La corde qui

sonne juste est celle qui vibre dans toute sa longueur, qui émet le son pour laquelle elle avait été créée.

C'est pour la pratique et l'enseignement de la médecine que Monsieur Lambin était né. Si je m'attends sur des souvenirs littéraires ou des excursions historiques et champêtres, c'est pour mieux dessiner les détails d'une personnalité dont toute la puissance était mise au service d'une médecine humaine et précise. Sa culture médicale dépassait de loin les bornes, déjà bien vastes, de la médecine interne. Cette culture était au service des autres par ses cours, ses cliniques, ses tours de salles, sa porte toujours ouverte, ses livres toujours prêtés. Les travaux que nous rédigeons étaient corrigés, élagués et remis à leur place dans le courant de la pensée médicale contemporaine.

Les malades qui se confiaient à lui — que ce soit en salle ou en privé (je n'ai jamais vu la différence) — se confiaient à un homme dont toute la science, ils le savaient, était à leur service, mais dont le cœur aussi était ouvert à leurs problèmes. Il cessait alors d'être l'homme des livres et du microscope. Il devenait celui qui a une femme, une fille, des amis, et qui, avec infiniment de réserve mais avec d'autant plus de cœur et de sincérité, savait compatir à la souffrance des autres.

Il y a à peine un an, déjà malade, « j'irai s'ils peuvent me garantir un régime désodé », Monsieur Lambin acceptait d'aller au Congo visiter Lovanium et ses anciens élèves. Il appréhendait le monde africain avec le respect habituel chez lui devant toutes les valeurs humaines. Sa participation à une célébration eucharistique dans l'église de Lovanium, où prêtres noirs et prêtres blancs se trouvaient associés fraternellement dans une prière commune, a peut-être contribué à lui donner de l'Eglise du Christ une idée de grandeur et de charité qu'il n'avait jusqu'alors pas encore découverte, semble-t-il.

Son expérience congolaise, sa longue maladie, ses dernières années où il ne quittait son lit que pour aller à l'hôpital, donner ses cours et voir ses malades, sa lucidité de clinicien averti — « Quand un cardiaque doit augmenter sa digitaline, disait-il à Legros, il n'en a plus que pour six mois » — tout cela l'a amené à affirmer sa foi personnelle.

Il a lui-même demandé l'onction des malades, qu'un prêtre

attentif lui a donnée en français. Conscient jusqu'au bout, fidèle à lui-même, fidèle à ses amis jusqu'à son dernier souffle, il nous a quitté brusquement un dimanche soir.

Ceux qui l'ont connu savent ce qu'ils ont perdu mais savent aussi qu'ils peuvent, s'ils le veulent, retrouver au plus profond d'eux-mêmes les paroles, les gestes et le ton de la voix de celui qui les a aimés jusqu'à en mourir.

EXCELLENCES,
MESDAMES,
MESSIEURS,

A la fin de cet hommage, nous sommes plus conscients de ce que nous avons perdu le 8 décembre 1963, mais aussi de ce que le Professeur Lambin nous a donné.

Car cet homme de science, qui cachait sa bonté sous un abord un peu froid et souvent ironique, qui parlait clairement mais sans effets d'éloquence, qui n'élevait la voix que lorsque la justice ou le bon sens étaient bafoués, a eu, surtout par son intégrité intellectuelle et morale, une influence étonnamment profonde sur ses collaborateurs. Il était devenu pour eux un véritable maître à penser. Cette influence nous la subissions sans en être toujours pleinement conscients. Dans toutes les grandes options qui se posaient à nous, nous nous rangions instinctivement à son avis, sachant qu'il était mûrement réfléchi et dégagé de tout intérêt personnel. Dans les difficultés qu'a traversées notre Université, son attitude a été pour nous le meilleur des guides. Le souvenir le plus émouvant que j'ai de lui est son intervention au cours d'une réunion du printemps dernier, lorsqu'il s'est levé très droit, mais déjà profondément marqué par la maladie, pour défendre courageusement une nuance de sa position ; jamais il ne m'a paru plus grand et plus pareil à lui-même que ce soir-là.

Cette influence du Professeur Lambin se marquait déjà sur ses assistants. Un de nos collègues me disait qu'il y avait — et il y a toujours — à l'hôpital Saint-Pierre un comportement intellectuel et moral qui caractérise les assistants du Professeur Lambin.

MESDAMES,

Cet héritage que le Professeur Lambin nous a laissé, nous entendons le conserver, afin de le transmettre à notre tour. Cette photo de lui qui a été placée dans l'auditoire de Clinique Médicale, où il a donné tant de leçons, dont le souvenir restera gravé dans l'esprit de ses élèves, n'est qu'un symbole de cette résolution. Mais vous savez que les symboles sont souvent utiles dans notre vie terrestre. Nous vous promettons qu'elle y restera au moins aussi longtemps que des élèves du Professeur Lambin enseigneront à la section française de la Faculté de médecine de l'Université Catholique de Louvain. Et pour être tout à fait fidèle à sa mémoire, et à l'esprit d'union qui a toujours animé ce grand humaniste, j'ajouterai un dernier mot : Nous espérons que ce sera à Louvain, comme il l'a jusqu'à son dernier jour si ardemment désiré.

F. LAVENNE.

Allocution du professeur Dupont

EXCELLENCES,

MES CHERS CONFRÈRES,

Il manquerait quelque chose à l'hommage rendu aujourd'hui au Professeur Lambin si dans ce concert de louanges ceux qui furent ses compagnons d'études ne faisaient point entendre leur voix.

Paul Lambin fut l'étudiant le plus brillant de la promotion de 1925.

Dès les candidatures, il apparut à tous ses camarades de cours comme une personnalité d'une classe exceptionnelle.

Dominant avec aisance les matières du programme, il avait de chacune d'elles une information qui dépassait largement les limites de ce qui était enseigné par les professeurs. Loin de s'enorgueillir d'une érudition déjà éblouissante, il mettait celle-ci au service de ses compagnons qui lui furent notamment redevables d'une édition revue et... clarifiée du cours de physiologie assez confus du professeur Noyons.

Tout l'opposé de ce qu'il appelait avec mépris « le sombre

bloqueur », il consacrait de nombreuses heures à la recherche scientifique dans le laboratoire du chanoine Grégoire.

Cela ne l'empêchait point de passer ses examens de la manière la plus brillante.

Le professeur Albert Lemaire l'orienta vers l'étude du sang et de sa pathologie.

Bien avant la fin de ses études médicales, il s'en était allé travailler à Sienné et à Pavie auprès du professeur Ferrata et avait acquis par ses publications une réputation enviable parmi les hématologistes.

Au cours de son dernier doctorat il assura la charge d'assistant dans le service de dermatologie du professeur Aimé Morelle, mais après peu de mois, désireux de faire un nouveau séjour en Italie, il l'abandonna et eut la gentillesse de me la transmettre.

Promu médecin, il devint l'interne — comme on disait alors — du professeur Lemaire et le chercheur de laboratoire qu'il avait été jusque-là se mua en un clinicien perspicace et plein de bonté pour les malades.

Si les membres de l'équipe de l'internat de la période 1925-1926 gardent de ce temps de leur formation un souvenir particulièrement agréable, ils le doivent à la présence de Paul Lambin parmi eux. Il fut pour eux le compagnon le plus serviable et le plus enjoué. Grâce à sa culture d'une étendue et d'une précision déconcertantes, il pouvait aborder en conversation les sujets les plus divers et tenait ses auditeurs sous le charme de la parole sans leur laisser la possibilité de placer un mot. Mais il savait entrecouper les entretiens austères de saillies pleines de verve ou d'appréciations finement caustiques. Que de soirées délicieuses ils ont passées avec lui dans les modestes chambres de l'entresol du vieil hôpital Saint-Pierre !

La magnifique carrière professorale de Paul Lambin avait été pressentie par ses compagnons de cours qui en ont suivi sans surprise les brillantes étapes. Ils sont fiers d'appartenir à une promotion ayant compté parmi ses membres un professeur qui a pris rang parmi les maîtres les plus éminents de la faculté de médecine de Louvain.
